

propre cœur, de toutes les douleurs qui ont rempli son âme, de tous ses élans de foi et d'amour.

Aussi, en livrant au public ma traduction des Sonnets à Laure, je veux tout d'abord m'excuser d'avoir osé entreprendre un tel ouvrage. A la vérité, il n'était point fait pour être publié. Dans ma pensée, il ne devait pas sortir du milieu intime pour lequel il avait été créé. Mais « habent sua fata libelli » ! Les livres aussi ont leur destinée ! Une première ébauche présentée au plus autorisé et au plus considérable parmi ceux qui s'occupent, en France, de l'œuvre de Pétrarque, — n'est-ce pas nommer M. Mézières, — m'a valu cette réponse : « Je ne connais aucune bonne traduction des poésies de Pétrarque. Les sonnets qui m'ont été remis me paraissent fort bien. Je vous félicite d'avoir entrepris un aussi beau travail. Sa publication comblerait un vide bien regrettable. »

Fogazzaro — le plus vraiment poète des écrivains italiens de nos jours — qui manie la langue française comme un maître, a bien voulu également m'adresser les encouragements les plus flatteurs.

Soutenu de la sorte et, d'autre part, aidé de conseils précieux, je me suis remis au travail pour essayer de mieux faire.

Lorsqu'il s'agit de traduire certains ouvrages,